

LES ENCLOS BRETONS

Yannick PELLETIER

Enclos ou Ensemble paroissial

Le terme d'enclos paroissial généralement utilisé pour désigner une église au milieu d'un cimetière clos est un peu vague pour définir la réalité architecturale ainsi dénommée. Il s'agit bien plutôt d'un ensemble paroissial, c'est-à-dire de l'«*union des contraires dans un tout*» (Littré). Dans un espace clos qui s'ouvre par une porte monumentale sont réunis l'église, le calvaire et l'ossuaire. Quatre éléments pour une totalité : au-delà de l'aménagement de l'espace sacré, c'est bien tout l'homme et tout l'enseignement chrétien que le fidèle côtoie, à portée du regard, à portée d'âme. Le grand arc triomphal qui donne accès au cimetière recevait le nom de *Porz ar Maro*, porte de la Mort, parce que traditionnellement la franchissait le convoi funèbre de celui qu'on menait à sa dernière demeure, les paroissiens utilisant selon leur volonté ou l'aspect pratique les entrées latérales – tradition bien attestée à Pleyben, par exemple. L'enclos est le lieu de rencontre entre les vivants et les morts dont on voyait les ossements dans l'ossuaire souvent gravé d'une maxime rappelant à l'homme sa fin dernière. Mais se dresse dans le cimetière le calvaire – monumental ou constitué d'une croix à traverse – qui rappelle la Passion du Christ et affirme la Rédemption. Voici enfin l'église lançant vers le ciel sa haute flèche symbolisant l'élévation de l'âme mais exprimant aussi l'identité et la fierté paroissiale. Et c'est à tout cela encore que répond l'intérieur des églises où s'accumulent les statues, où flamboient les verrières, où les rétables répandent leurs lumières colorées et l'éclat de leurs ors, où les chaires même silencieuses proclament la parole de Dieu que chantent les orgues aux buffets resplendissants, où les fonts baptismaux à baldaquins ornés ouvrent la voie du salut.

Quelle âme, si trempée de mécréance qu'elle fût, demeurerait insensible ? Quelle cervelle, si pauvre qu'elle fût, ne s'exalterait de tant de magnificences mises là dans l'orgueil de la richesse paroissiale et dans l'humilité du don chrétien pour le Seigneur ? Quelle chair, si mal façonnée fût-elle, ne sentirait quelque frisson indicible au spectacle des saints triomphants ou souffrants, du Christ piteux ou glorieux, de Marie avec son petit ou brisée devant le cadavre du fils de sa chair, même s'il participe de Dieu, s'il est Dieu ? Tout l'homme : voilà bien la fière supplique, l'expérience profonde, la certitude de l'infini qui couronne le trépas comme un lanternon (symbole de lumière) couronne un contrefort (simples pierres confortant et l'église et l'espoir). L'ensemble paroissial manifeste une des plus hautes expressions culturelles, traduit la volonté somptuaire des paroisses, témoigne de la connaissance et du savoir-faire artistique d'un pays largement ouvert au monde.

Commerce maritime et richesse économique

Considérer la Bretagne comme une terre lointaine perdue au bout de la France et de l'Europe est une vue aussi terrienne que fausse. La situation géographique de l'Armorique lui assure une place prépondérante sur les grandes routes maritimes européennes, dont ses habitants surent tirer parti de l'âge du Bronze aux Vénètes, des premiers Celtes à l'arrivée des Bretons, du duché jusqu'à ce que la Bretagne s'enlisât dans la politique continentale du Royaume de France (XVII^e siècle). Mais les Bretons furent « *le premier peuple navigant de l'Europe du XVI^e siècle* » (Fernand Braudel). À la fin du XV^e siècle, la Bretagne armait 2.000 navires commerçant avec les ports situés du Portugal à la Mer du Nord et avec l'Angleterre. En 1482-83, 60% des bateaux fréquentant Bordeaux étaient bretons. En 1533-34, Arnemuiden, avant-port d'Anvers qui était le plus grand centre commercial européen, reçut 955 vaisseaux : 815 d'entre eux étaient bretons. Mais peu à peu, la Bretagne manqua le grand virage atlantique que réussirent Anglais et Hollandais, - à cause de ses ports mal apprêtés aux nouveaux gros tonnages, du rejet par les armateurs et les capitaines de la concentration commerciale capitaliste, de la politique générale de la France - mais conserva une grande activité maritime.

Que commerçait la Bretagne ? Outre le fret étranger, outre ses propres importations (citrons, oranges, figues, huile d'olive et vin), elle fut grande exportatrice : sel, produits de la pêche, produits agricoles (blé, beurre), produits manufacturés : cuirs, pâte à papier et surtout les toiles de lin du Léon et du Trégor notamment. La production toilière du Léon qui était de 1000 pièces en 1450, passa à 8000 en 1480, à près de 25000 en 1580 pour osciller entre 80 et 90000 à la fin du XVII^e siècle pour un montant de près de 9 millions de livres. Vers 1680, on comptait à Morlaix jusqu'à 600 commissionnaires anglais. C'est dire l'afflux des métaux précieux en Bretagne. La frappe de l'argent en France montre qu'entre 1581 et 1590, l'Hôtel des Monnaies de Rennes était le premier du Royaume par son importance et que, de 1551 à 1610, les ateliers de Rennes et de Nantes frappèrent 35% de l'argent français.

Parallèlement, la richesse des paroisses s'accrut : ainsi les revenus de Saint-Thégonnec passèrent de 726 livres en 1611 à 2912 livres en 1696. Les fabriciens pouvaient donc entreprendre les dépenses somptuaires propres à l'édification des fidèles et à la renommée paroissiale. Ces fabriciens choisis parmi l'élite paysanne étaient élus au sein du Général de la paroisse, c'est-à-dire l'ensemble des habitants, puis, après un décret pris au XVII^e siècle par le Parlement de Bretagne, parmi dix-sept membres : le recteur (nom donné au curé en Bretagne), un sénéchal, un procureur, et douze autres personnes. Chaque année, après la messe, le général désignait deux de ses membres au poste de « fabrique ». La fabrique avait en charge la gestion des biens de la paroisse : revenus des fermes et des maisons, dons en nature, legs testamentaires, recettes casuelles (produits des quêtes et des troncées...) qui permettaient d'assurer le fonctionnement du culte et l'entretien des bâtiments. L'augmentation des revenus autorisa les grands travaux d'aménagement et les programmes de construction qui constituèrent les ensembles ou enclos paroissiaux.

Sentiment religieux et tempérament baroque

Entrepris avec l'assentiment de l'assemblée des fidèles, ces travaux somptuaires s'accordaient au sentiment religieux et au tempérament breton. Dans la suite du concile de Trente (1545-63), le synode provincial de Tours remit en ordre l'église bretonne qui fut rapidement gouvernée par des évêques et des prêtres soucieux de leurs ministères. Cette action fut secondée par de véritables missionnaires qui réévangélisèrent les campagnes : Dom Michel Le Nobletz, les pères Jean Rigoleuc, Vincent Huby, Julien Maunoir ; par les ordres religieux : frères prêcheurs, visitandines, ursulines, jésuites, dominicains ... ; par les

confréries laïques dont celle du Rosaire. Les grands thèmes de la Contre-Réforme vinrent enrichir l'iconographie religieuse : Rosaire, Sainte Famille, ange gardien, saint Joseph patron de la bonne mort. Mais ils durent composer avec la tradition et la mentalité religieuse des Bretons : les saints locaux conservèrent toute la confiance des populations qui leur étaient attachées, de même que ceux que l'on priait de longue date comme saint Sébastien et saint Roch. Familier et protecteur, tel est le saint véritable. Saint Isidore le laboureur dûment canonisé par Rome mais importé d'Espagne, ne trouva place dans les rétables qu'après avoir revêtu un costume breton. En même temps qu'il témoignait d'une foi vive, qu'il arborait les preuves tangibles de la richesse paroissiale, cet ensemble marqué par l'exubérance architecturale et la profusion sculptée s'accordait à une propension permanente du goût et du tempérament bretons épris de merveilleux, séduits par le jeu des lignes courbes, passionnés d'ornementation. La multiplication des pinacles, fleurons, accolades dans l'art gothique, le développement des réseaux flamboyants, la réunion de l'arc triomphal, du calvaire, de l'ossuaire et de l'église dans l'espace parfois restreint de l'enclos paroissial, l'abondance somptueuse du décor des jubés puis surtout des rétables avec leurs envolées de pampres et leurs retombées de guirlandes, et toutes ces statues d'une grandiloquence animée ou d'une douleur exacerbée, ces saint Michel beaux comme des guerriers d'opéra, enfin ces amortissements de dômes et de lanternons traduisent, avec parfois la démesure propre aux Bretons, une constante esthétique, un esprit qui s'enchant de la luxuriance baroque. Car le baroque, s'il marque de son triomphe telle période précise (la fin du XVI^e, le XVII^e et une partie du XVIII^e siècle), est une catégorie permanente de la sensibilité. Le mobilier breton, le costume du XIX^e siècle – nouvelle création paroissiale – maintiendront cette permanence bretonne que l'architecte contemporain, Christian de Portzamparc, à qui l'on doit la cité de la Musique à la Vilette et l'école de danse de l'opéra de Nanterre, reconnaît être sienne. Les artistes et créateurs de Bretagne ont aussi apporté à l'Europe leur âme et leur savoir-faire, tel ce Yann Goas, de Saint-Pol de Léon, qui devint l'un des plus grands architectes du XV^e siècle espagnol sous le nom hispanisé de Juan Guas. Quant à ceux qui demeurèrent au pays, à l'écoute de toute la création artistique européenne, ils appliquèrent cette règle d'or : adopter ce qui vient de l'extérieur et l'adapter à la culture propre aux Bretons.

Les ateliers bretons et l'art européen

La Bretagne commerçante et maritime fut naturellement un pays largement ouvert à tous les courants artistiques européens : marchands, capitaines, marins avaient connaissance de ce qui se faisait à l'étranger et ramenaient en nombre des gravures, des dessins, des cartons de vitraux ou importaient des œuvres achevées. De plus, n'oublions pas que les fleuves côtiers bretons permettent de remonter vers l'intérieur du pays : Nantes, Quimper, Châteaulin, Landerneau, Morlaix, Lannion, Pontrieux, Dinan, Rennes étaient en relation directe avec la mer. La Loire fut de tout temps un important courant de diffusion artistique. Dès lors, l'art breton sut être novateur et très tôt : en 1507, deux artistes florentins achevèrent à la cathédrale de Dol l'une des toutes premières œuvres de la Renaissance en France (le tombeau de Mgr Thomas James) ; en 1515, l'archidiacre Danielo, de retour de Rome, fit construire la chapelle du Saint Sacrement de Vannes selon le plan en rotonde cher à Bramante. Les rétabliers lavallois – dont l'un, Tugal Caris, était breton – suivis par les retableurs angevins légèreront aux ateliers de Cornouaille et du Léon un vocabulaire décoratif qu'ils porteront à l'apogée du baroque breton. Bien évidemment, tout cet art architectural, cette statuaire en pierre et en bois, les peintures et les dorures, l'ornementation fouillée du mobilier furent l'œuvre de véritables artistes souvent groupés en ateliers. L'atelier Beaumanoir répandit dans le Léon et le Trégor un modèle d'abside à noues multiples et de clocher-mur très élevé au-dessus du faitage, repris dans maintes églises cornouaillaises. A la fin du XVI^e siècle, la construction du château de

Kerjean, dans le Léon, rassembla de nombreux ouvriers qui essaimèrent ensuite et firent prévaloir le vocabulaire esthétique de la Renaissance imité de Philibert Delorme et de l'italien Serlio. En 1582, l'église de l'enclos paroissial de Lanhouarneau reçut un porche totalement renaissance. De même on peut suivre l'activité du sculpteur Roland Doré (essentiellement à l'ouest d'une ligne Morlaix-Quimper) qui, sans être le grand homme des enclos paroissiaux comme on le prétend parfois, même s'il oeuvra à certaines réfections ou à l'adjonction de statues nouvelles, produisit en abondance en de multiples paroisses. Dès le Moyen Âge, les ateliers sur bois du Trégor eurent grande réputation. Au XVII^e siècle, le relais est assuré par François et Guillaume Lerrel, Jacques et Olivier Lespaignol (Morlaix). Landerneau était célèbre par l'atelier des Leroux, Landivisiau par celui des Lerrel. En Cornouaille, le prestige des ateliers Le Déan ou Cevaër était grand. Et il faut compter avec des artistes isolés comme les sculpteurs remarquables que furent Jean Berthoulous ou Alain Castel ... Les sculpteurs de la Marine à Brest apportant des modèles venus de Versailles, furent appelés par certaines paroisses. Si l'on ajoute les orfèvres, les verriers, les facteurs d'orgue dont les Dallam venus d'Angleterre, on saisit la vitalité créatrice de la Bretagne avant que la politique commerciale de Colbert et la guerre de la Ligue d'Augsbourg ne donnent un coup d'arrêt à sa spécificité économique. En 1695, un décret royal confirmé par le Parlement de Bretagne seulement 7 ans plus tard, interdit les constructions religieuses nouvelles sans nécessités reconnues. L'aventure des ensembles paroissiaux s'achevait ...

«Y. Pelletier, *Les enclos bretons*, Editions J.-P. Gisserot 2003»
«avec l'autorisation de l'auteur».